

pourra varier selon les habitudes de la région, et selon le goût et la vocation des élèves. On pourra exiger pour le baccalauréat, si on le conserve, un minimum assez élevé de notions scientifiques. Je parle d'un baccalauréat unique, car le baccalauréat ès sciences, qui fait double emploi avec les examens d'admission aux écoles, n'a point de raison d'être.

Mais je préfère infiniment la liberté et la diversité.

## CHAPITRE XII

### LES LANGUES VIVANTES

Il y a longtemps que tout le monde signale la nécessité de donner une plus large place à l'enseignement des langues vivantes. Cet enseignement était jadis entièrement sacrifié. Il avait contre lui la mode, car la mode exerce son empire même dans l'enceinte du collège. On voyait d'excellents élèves, tout chargés de couronnes et fiers de leurs succès en latin, se distinguer à la classe d'allemand ou d'anglais par leur inattention et leur faiblesse. Le professeur devait se tenir pour fort heureux s'il obtenait seulement un peu de calme. S'il était Français, on doutait de la solidité de ses connaissances; étranger, son

accent, les singularités de son style et de son allure l'exposaient au ridicule. Quel que fût son mérite, l'opinion se décidait malaisément à le placer au niveau de ses collègues de l'enseignement classique.

On a beaucoup fait pour remédier à cette infériorité d'une branche aussi importante des études. Les leçons de langues vivantes commencent plus tôt; on leur donne une sanction à l'examen du baccalauréat. Les maîtres sont choisis avec plus de discernement; on exige d'eux plus de titres, plus de garanties de savoir et de talent. Cependant un brillant élève de rhétorique, qui songe à entrer dans l'Université, peut hésiter entre les lettres, l'histoire et la philosophie; si son ambition est déçue, il se résignera à la grammaire; il ne se tournera pas vers les langues vivantes. L'École Normale, qui fournit au corps enseignant une aristocratie respectée, quoique non exclusive, n'a point de section d'anglais ou d'allemand. Si distingués que soient les professeurs qui apprennent à la jeunesse à lire Goethe et Shakespeare, ils manquent de cette autorité littéraire et morale que procure le souvenir des succès scolaires. Ils sont toujours un peu hors cadres. De même les

bons élèves ne sont pas classés parmi ceux dont une maison s'honore. Leur force tient souvent aux circonstances de leur éducation; comme elle leur vient du dehors, on leur en sait moins de gré; l'Université n'accorde toute son estime qu'au mérite qu'on lui doit sans partage.

Les langues vivantes sont si utiles, que leur utilité même leur fait tort. On sait combien elles rendent de services aux employés, aux commis, aux voyageurs de commerce. On les accuserait volontiers de n'être qu'un gagne-pain, de ne convenir qu'aux petites gens. Le collégien pense qu'il aura peut-être besoin de l'anglais, si ses parents tombent dans la pauvreté, s'il échoue lui-même dans ses vastes desseins; une étude qui peut devenir une ressource n'est pas une étude assez libérale pour intéresser fortement l'amour-propre. On songe aussi aux voyages, mais on se flatte d'en savoir toujours assez pour se tirer d'affaire à table d'hôte et pour donner un ordre à un garçon d'hôtel.

Il y a un demi-siècle, les langues vivantes étaient plus à la mode, parce que le romantisme faisait la guerre aux anciens, et s'appuyait sur les littératures modernes. Shakespeare étant dieu,

son idiome était bien un peu sacré. Victor Hugo s'inspirait des Espagnols ; les noms de Calderon et de Lope de Vega étaient devenus familiers à nos pères. La gloire olympienne de Goethe, le prestige quasi mystique de la philosophie allemande, la popularité européenne de Walter Scott, le culte passionné que Byron inspirait à la jeunesse fougueuse et mélancolique, la sombre grandeur de Dante, tenaient en échec la trinité classique des langues mortes et du français. Sous Louis-Philippe, on éditait à Paris des collections d'auteurs étrangers ; aujourd'hui quand nous voulons lire un livre anglais, nous le faisons venir de Leipzig. Notre connaissance des littératures étrangères a baissé ; elles nous intéressent moins parce qu'elles ne nous inspirent pas d'enthousiasme. Nous ne cherchons plus de modèles hors de nos frontières. Hugo suffit à nos poètes, Balzac à nos romanciers. Le théâtre français, qui semblait vouloir embrasser le monde et offrir comme un panorama de tous les pays et de tous les siècles, est devenu exclusivement parisien et contemporain, et provisoirement ne s'en trouve point mal, en attendant l'inévitable et prochaine décadence que produit la monotonie. Notre curio-

sité se prend désormais aux monuments des arts et aux costumes, plutôt qu'à la littérature. Nos récits de voyages sont ornés de belles gravures, et non plus de belles citations. D'ailleurs les contrées voisines semblent trop connues et presque vulgaires à nos esprits blasés ; parlez-nous de la Chine, du Japon, de l'Australie et du Congo. Yokohama et Shang-Haï seront bientôt pour nous des cités plus familières que Hambourg et Glasgow, et ce n'est pas la peine de sortir de chez soi, si l'on ne va au moins jusqu'à San-Francisco.

Quelle que soit la bonne volonté des puissants qui rédigent les programmes, l'étude des langues vivantes ne deviendra florissante que quand elle sera vraiment littéraire. L'obligation ne suffit pas ; il y faut la mode et le goût ; pour éveiller le goût, excitez au moins l'admiration ; faites sentir aux élèves que les lettres modernes ont aussi leur grandeur et leur beauté, qu'il ne s'agit pas uniquement de gagner une place à un comptoir, ou de se mettre dans l'esprit un guide du voyageur à l'étranger.

On commencera donc de bonne heure, dès l'entrée au collège, dès le début des études, et l'on abordera au moins deux langues. Ne crai-

gnons pas de trop demander à la mémoire, à l'âge où la mémoire est la plus florissante des facultés. Évitions autant que possible le fatras de la grammaire et les épines de la syntaxe. Il faut qu'à treize ou quatorze ans, nos collégiens soient en état de lire très couramment des auteurs même assez difficiles ; mais ce n'est pas en se traînant sur les rudiments et les thèmes qu'ils y parviendront.

Nous avons coutume de nous féliciter de la clarté supérieure de notre langue, et nous disons souvent que les idées des autres peuples ont besoin d'être polies et monnayées par nous pour entrer dans le patrimoine du genre humain ; nous sommes très fiers du privilège qui impose le français aux diplomates. Il y a dans cet orgueil plus de souvenirs historiques que de conscience de la réalité présente. Ni l'Académie de Berlin, ni aucune autre Académie ne mettrait aujourd'hui au concours une dissertation sur l'universalité de la langue française. L'anglais nous dispute le premier rang ; on pense sans doute à Londres que la lutte est terminée et que nous ne sommes pas vainqueurs. Il y a plus d'un motif de le croire ou de le craindre. Le langage

du commerce est aujourd'hui plus important que le langage des cours, et nos rivaux sont les premiers commerçants du monde. Il n'y a qu'une nation française ; il y a déjà au moins deux nations anglaises, et bientôt l'Australie comptera pour la troisième. Dans un temps où le nombre fait la loi, même en littérature, parce que la foule se met à lire, c'est beaucoup d'écrire pour un public de cent millions d'hommes. L'anglais sert d'organe à des sociétés profondément diverses, à la plus riche des aristocraties comme à la démocratie la plus florissante. Les habitants des Iles Britanniques sont les plus grands voyageurs du monde, et paient pour trouver partout leurs habitudes, leur thé, leur roastbeef et leur langue. Ils sont raides, impérieux, exigeants, et les autres peuples se plient à leurs exigences.

Ayons le courage de l'avouer : la langue et la littérature anglaises ne sont pas indignes de cette fortune. La première est simple, brève, exempte de subtilités grammaticales, née pour le commandement et le raisonnement. Sans les caprices de la prononciation, elle serait presque parfaite. Elle est pour ainsi dire double ; le latin et le français ont grossi d'un riche affluent le

fleuve originaire de l'anglo-saxon. Quand vous passez de Gibbon à Carlyle, vous entrez dans un vocabulaire nouveau. Mais le fond est resté anglo-saxon, c'est-à-dire vigoureux, concis, des os, des nerfs, des muscles, et point de chair inutile. Traduisez en anglais une page de prose espagnole contemporaine : vous gagnerez dix lignes sur vingt. On sent qu'on a affaire à un peuple qui parle pour l'esprit plus que pour l'oreille, qui sait le prix du temps, et ne s'endort pas à s'écouter. Comparez Castelar à Bright ; le premier a l'air d'un musicien.

Cette énergie n'exclut pas la souplesse et la variété. Toutes les nuances de la poésie et de la pensée trouvent en anglais leur expression. L'œuvre de Shakespeare est un monde de mots, d'images et de sentiments ; et quel écrivain pourrait-on placer au-dessus de Macaulay pour la largeur des développements, la splendeur du style et cette profusion d'ornements qui charment l'esprit sans le distraire, qui illuminent le discours sans fatiguer l'imagination ? Mettez dans la balance la littérature latine et la littérature anglaise, sans tenir compte à celle-ci de la multitude des talents de second ordre, et vous

avouerez que la religion du beau peut aussi bien s'enseigner dans un séjour à Londres que dans un séjour à Rome.

Enfin l'anglais est peut-être la langue dans laquelle la pensée moderne s'exprime avec le plus de hardiesse et de fécondité. Nous avons été épris de Fichte, de Schelling, de Hegel, de toute cette pléiade de génies nébuleux, qui ont perdu leur temps à faire passer des conceptions imaginaires dans le crible de la dialectique. Les Allemands nous ont étonnés par leur obscurité. Mais c'est en Angleterre que par l'étroite union de la pensée avec les faits de la nature et de l'histoire, la philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle fleurit et mûrit. Quels noms le temps présent peut-il opposer à ceux de Stuart Mill, de Darwin, de Buckle, de Herbert Spencer ? Ailleurs on fait autant de découvertes scientifiques : c'est à Londres et dans les campagnes qui entourent Londres, que les matériaux amassés par la patience et la pénétration des savants, se groupent et s'entassent pour former ces monuments dont la grandeur n'exclut pas la force, et qui unissent la beauté de la forme à la solidité du fond. Si la capitale de l'esprit humain est la ville où se préparent et s'accomplissent les

révolutions de la pensée, et non celle où se donne le signal des bouleversements politiques, Paris a au moins une rivale à respecter. Il est vrai que toute la France se concentre à Paris, tandis que Londres n'absorbe pas l'Angleterre. L'avantage reste à notre cité, mais non à notre pays.

Quand notre élève se sera familiarisé avec la langue, et je lui donne pour cela quatre ou cinq ans, il lui restera trois ou quatre ans pour suivre un cours de littérature anglaise, pour lire et étudier les classiques d'outre-Manche, pour faire, si vous le voulez, ses humanités. Les maîtres et les modèles auront changé, mais la culture intellectuelle n'y aura rien perdu. Au lieu de traduire péniblement une cinquantaine de pages de deux auteurs anciens, nous parcourrons chaque année, sans trop de peine, une douzaine de volumes. Nous remplacerons les versions et les thèmes par des analyses et par quelques devoirs écrits en anglais. Croit-on que des jeunes gens qui, pendant une année entière, auront lu ou résumé deux fois par semaine le théâtre de Shakespeare, qui auront passé dix mois dans la fréquentation de Macaulay, n'auront pas autant de goût, un sentiment aussi élevé du beau et du sublime, l'es-

prit aussi orné que s'ils avaient pendant la même période laborieusement expliqué un petit discours de Cicéron, trois ou quatre cents vers de Virgile, une ou deux épîtres d'Horace et la moitié d'un livre des *Annales*? Dira-t-on que, si le résultat doit être le même, ce n'est pas la peine d'essayer un changement si difficile, de rompre avec une tradition si respectable? Mais le résultat n'est pas le même. Notre humaniste classique est à peine bachelier qu'il se hâte de brûler ou de vendre ses livres, d'oublier le peu qu'il sait de latin. S'il a orné et fortifié son esprit, il ne polira ni n'enrichira cette parure, il ne cherchera pas l'entretien de sa force intellectuelle dans la continuation des mêmes exercices. Le collégien que je rêve ne sera nullement tenté de rompre avec le passé. Au sortir de ses classes il lira le *Times* et la *Revue d'Edimbourg*, les derniers romans britanniques, les traités spéciaux et les publications périodiques qui l'intéressent selon la carrière qu'il aura choisie. Il n'attendra pas le bon plaisir des traducteurs pour connaître la part que nos voisins prennent au progrès humain. Enfin, s'il se destine au commerce, à la banque, à l'industrie, s'il voyage pour s'instruire ou pour